

district. Morte ou vivante, emportons cette pauvre femme au manoir.

Un quart d'heure plus tard, l'inconnue reposait sur un lit dressé à la hâte dans la salle basse.

La comtesse avait fait allumer un grand feu de sarments dans la cheminée.

Puis, aidée des servantes, elle avait prodigué ses soins à la triste et mystérieuse épave humaine que le sort, à la faveur d'un drame effrayant, venait de pousser sous son toit.

C'était une jeune fille de vingt à vingt-cinq ans. Elle était grande, admirablement faite, et ses traits, pâlis par la mort, étaient très beaux. Elle était vêtue de blanc, comme les mariées de la ville, mais sans couronne d'oranger et sans voile. Sa toilette, d'une souveraine élégance et d'une extrême finesse d'étoffe, indiquait l'opulence. L'anneau de fiançailles manquait à son doigt, et les souillures de la terre n'avaient point maculé ses mains de cire ni son front virginal.

Hélas ! tous les soins demeurèrent infructueux. L'adorable créature était morte.

Mais la mort ne devait remonter qu'à quelques instants plus tôt. Peut-être même la pauvre enfant avait-elle expiré pendant le trajet de la fosse au manoir.

Vonic avait couru jusqu'au bourg de Plestin, pour en ramener en même temps le médecin et le prêtre.

Le médecin, un vieillard, avait longuement examiné et ausculté la jeune fille. Puis il avait hoché la tête avec un geste découragé, en disant :

« Il n'y a plus rien à faire. Cette femme est morte. »

Le prêtre avait murmuré quelques prières et béni la pauvre dépouille, autour de laquelle on avait allumé des cierges.

La comtesse veilla fort tard auprès de la jeune morte. Puis les servantes et les hommes la remplacèrent, et Aude put aller goûter un repos bien mérité.

Au jour levé, M. de Plestin monta à cheval, accompagné de Joël, d'Yvon et du garde-chasse. Il se rendirent au bourg de Plestin, distant d'une demi-lieue, pour y faire leur déposition auprès de la municipalité. Le maire, suivi de plusieurs conseillers et de quelques gardes nationaux faisant fonction de maréchaussée, accoururent au manoir. Ils examinèrent la morte, visiterent le lieu du crime, et se firent répéter la narration de la bouche même de Julot, puis décidèrent que le corps serait transporté à la maison commune du district, exposé publiquement et embaumé, afin de permettre à la justice de commencer l'information de cette ténébreuse affaire.

Déjà la nouvelle avait couru le pays avec la promptitude d'une traînée de poudre.

Une foule énorme se pressa dans le bourg et sur le passage du funèbre convoi. La maison de ville fut promptement envahie, et les commentaires se donèrent carrière.

Trois jours durant, Plestin fut rempli d'une population quadruple de la sienne, et ce concours de peuple aida les recherches de la Justice au lieu de les gêner. Les rumeurs les plus diverses circulèrent. Nombre de récits plus ou moins fantaisistes furent colportés, dus aux imaginations surexcitées, aux bavardages sans consistance du populaire.

Un paysan de Guingamp raconta que, pendant la nuit du crime, vers trois heures du matin, il avait vu passer la berline telle qu'elle était signalée. Le lourd véhicule était attelé de chevaux de poste et brülait la route.

Une hôtelière de Morlaix dit à son tour que, dans la journée qui avait précédé le crime, trois voyageurs de haute mine étaient venus lui demander à dîner, puis, qu'ils étaient partis à la nuit tombante.

Les magistrats recueillirent toutes les dépositions et les contrôlèrent. Les dires de la Morlaisienne furent reconnus exacts. On ne put vérifier ceux du paysan, qui se trouvait seul sur la route cette nuit-là.

L'enquête ne devait pas aboutir.

Cependant la jeune morte reposait sur un lit de parade dans l'une des salles de la maison de ville de Plestin, entourée de cierges et de fleurs que lui apportait la pitié des habitants.

Chose étrange, et qui stupéfiait les médecins, le corps ne se décomposait pas.

N'eût été le froid et la pâleur caractéristique du cadavre, on eût pu croire que la jeune fille dormait.

Déjà la voix publique avait donné un nom à la morte inconnue.

On l'appelait « la fiancée de Plestin. »

Les membres n'avaient pas la raideur absolue des corps privés de vie. Et pourtant, sous les paupières mal jointes, on pouvait voir la prunelle fixe et immobile. Les dents, étroitement serrées, ne laissaient passer aucun souffle qui pût ternir d'une buée le miroir qu'on approchait de la bouche.

Juges et médecins se montraient fort perplexes.

Devaient-ils ordonner l'autopsie ? L'embaumement n'était pas nécessaire en présence d'une telle conservation.

Fallait-il procéder à l'inhumation ? Des témoignages nouveaux pouvaient surgir.

Ils prirent une décision moyenne en prescrivant que, jusqu'à la fin de la semaine, le corps serait laissé dans la salle d'exposition, mais mis en bière, ce qui faciliterait l'ensevelissement au cas où la décomposition s'accuserait.

Peu à peu, en face de la curiosité sympathique de la foule, la surveillance s'était relâchée. Chaque jour, d'ailleurs, les veilleurs se renouvelaient auprès de la pauvre dépouille et, pour permettre de passer la nuit sans fatigue, sous le froid extrême de l'hiver, on allumait du feu dans la grande cheminée de la salle.

La veille du jour où devait avoir lieu l'enterrement, un homme et une femme fort âgés se présentèrent, désireux de gagner les cinq sous que l'on payait aux

veilleurs. Ils furent acceptés pour garder le corps dans cette veillée suprême.

Comme d'habitude, on alluma du feu dans la cheminée. Mais, vers le milieu de la nuit, le vent, qui avait soufflé du nord jusque-là, fit place soudain à un chaud courant du sud-ouest, et la pluie se mit à tomber en abondance.

Le matin venu, quand le maire, accompagné du représentant de la justice pénétra dans la salle mortuaire, il fut en même temps surpris et terrifié.

Les deux vieillards, gardiens de la dépouille, n'étaient point dans la salle.

Le cercueil était vide, et la morte avait disparu.

II

UN COUP D'AUDACE

Au moment où les deux vieillards avaient été laissés à la garde du cadavre, la nuit complètement faite avait apporté le calme et dispersé les derniers groupes de curieux.

On avait fermé les portes de la mairie, où ne restaient plus que les deux gardiens.

Peu à peu, les rumeurs du dehors s'étaient apaisées, le silence était venu, et la vague terreur qu'apportent les ténèbres, encore accrue par les récents événements dont le pays venait d'être le théâtre, avait clos toutes les maisons. Il faisait froid, et les habitants restaient chez eux.

Pendant quelque temps, les deux gardiens demeurèrent immobiles.

Mais, quand l'horloge de l'église se mit à égrener

